

Où va l'Afrique ?

NB : Le présent ouvrage est une synthèse à partir des propos échangés, et ne saurait donc être tenu pour un verbatim engageant les participants.

*Texte : Philippe Ratte
Maquette : David Dumand*

© Fondation Prospective et Innovation, juillet 2016
© Ginkgo Éditeur pour la présente édition
ISBN : 978-2-84679-274-5

Ginkgo Éditeur
33, boulevard Arago
75013 Paris

www.ginkgo-editeur.fr

Préface de
JEAN-PIERRE RAFFARIN
Président de la Commission des Affaires Étrangères,
de la Défense et des Forces Armées du Sénat
Ancien Premier Ministre

Où va l'Afrique ?

GINKGO
éditeur

LA FONDATION PROSPECTIVE & INNOVATION

Créée en 1989 par René MONORY, ancien Président du Sénat et ancien ministre, et François DALLE, ancien Président de l'Oréal, reconnue d'utilité publique, la Fondation est aujourd'hui présidée par Jean-Pierre RAFFARIN, ancien Premier Ministre, Président de la Commission des affaires Étrangères, de la Défense et des Forces armées du Sénat.

Elle a pour objet de favoriser une prise de conscience et une réflexion prospective sur les transformations du monde contemporain, afin d'aider nos concitoyens à entrer activement dans l'avenir avec lucidité plutôt que d'y être entraînés, en repérant notamment les innovations et les émergences qui transforment notre monde en permanence.

Elle s'efforce d'apporter aux décideurs français un éclairage international sur des sujets stratégiques.

Elle réunit à cet effet spécialistes et responsables d'entreprises, intellectuels et décideurs politiques, dans des cadres de travail appropriés à une recherche sans préjugés menant à des propositions utiles.

Son action se concentre sur trois domaines prioritaires :

- comprendre et apprécier la réalité des émergences, et tout spécialement celle de la Chine,
- stimuler la compétitivité en éclairant notamment les chefs d'entreprises,
- participer à la conception d'une nouvelle gouvernance mondiale, nationale et locale, adaptée aux formes nouvelles d'expression populaire comme aux besoins d'un pilotage stratégique à long terme.

**La Fondation rend publics ses travaux
à travers des publications et un site internet,
www.prospective-innovation.org**

Fondation Prospective & Innovation
63 avenue de Suffren – 75007 Paris FRANCE
Téléphone : 01 53 85 84 01 – Fax : 01 53 85 84 09

Préface	7
JEAN-PIERRE RAFFARIN	
Avant-propos	13
PATRICK GUILLAUMONT	
PREMIÈRE PARTIE	17
CULTURE ET ÉCONOMIE EN AFRIQUE	
CHAPITRE I	21
LA CULTURE DANS LA VIE AFRICAINE	
CHAPITRE II	34
CULTURE DANS L'ÉCONOMIE AFRICAINE	
CHAPITRE III	54
INDUSTRIES CULTURELLES ET FRANCOPHONIE	
CHAPITRE IV	64
QUE CONCLURE ?	
DEUXIÈME PARTIE	73
OÙ VA L'AFRIQUE ?	
CHAPITRE I	85
POLITIQUE, DIPLOMATIE ET SÉCURITÉ : ESPOIRS ET MENACES	
CHAPITRE II	95
CROISSANCE ÉCONOMIQUE EN AFRIQUE : RALENTISSEMENT, PAUSE OU PANNE ?	
CHAPITRE III	103
CROISSANCE DÉMOGRAPHIQUE : DIVIDENDE OU HYPOTHÈQUE ?	
ANNEXE 1	113
PROGRAMME	
ANNEXE 2	117
PLANCHES	

Préface

JEAN-PIERRE RAFFARIN
Ancien Premier Ministre
Président de la Commission des Affaires Étrangères,
de la Défense et des Forces Armées du Sénat

Dans la pensée chinoise, l'apogée d'un essor présage une décrue. Il en va peut être ainsi de la prospective, qui trouva naguère encore dans l'acmé de l'ambition technocratique du XX^e siècle finissant une onde porteuse prolongeant l'esprit prométhéen des décennies dont la planification avait pensé pouvoir orienter le cours, jadis.

Mais il suffit à présent d'observer la marche du monde pour comprendre qu'il ne se prête plus guère aux spéculations prédictives de la prospective, tant les ordres de grandeur qu'elle met en mouvement d'une part, et la multitude des facteurs qui y concourent de l'autre, défient les méthodes les plus sophistiquées de l'anticipation même stochastique.

On le mesure notamment à l'aune du cas africain : on prévoit avec une quasi certitude que ce continent multipliera encore sa population jusqu'à dépasser de loin celle de la Chine ou de l'Inde, voire des deux ensemble. On évalue sans trop se tromper les cadences auxquelles l'amorce d'expansion économique qui se dessine dans

nombre de ses parties procurera les moyens d'un progrès significatif. On extrapole avec de bonnes probabilités les tendances prometteuses qui semblent s'esquisser, sans oser cependant prédire l'effacement des facteurs de régression qui demeurent. Mais personne n'est plus en mesure de prévoir comment tourneront les choses pour ce continent ni pour le monde auquel son sort est étroitement lié, et toute prospective à son propos pêche donc par labilité de son socle probabiliste.

Ce crépuscule des prévisions crédibles qui faisaient la force, et même la légitimité, des technocraties aptes à en tirer des schémas d'action, sonne l'heure d'un retour au politique, et donc par la force des choses un peu aussi aux politiques, même si notre appartenance désormais à l'ère de la multitude¹, fille de la révolution numérique, implique potentiellement tout le monde dans le pilotage du bien commun.

Il est impossible, sur la seule foi des données disponibles ou même imaginables, d'esquisser quel sera le scénario de l'Afrique à dix ou trente ans. En revanche, il est tout à fait possible, et à vrai dire nécessaire, de le *vouloir* et de se donner les moyens dès à présent d'y travailler. C'est vital, car le gonflement démographique de l'Afrique, s'il n'est pas combiné avec les voies et moyens d'un progrès

1. Voir Nicolas Colin et Hubert Verdier, *L'ère de la multitude*, Paris, Colin, 2012

économique, social, institutionnel, à la hauteur des mûres qu'il engendrera inexorablement, sera très semblable pour le monde entier à cette cargaison de houille entrée en autocombustion qu'un capitaine désespéré doit acheminer vers un port lointain dans le célèbre roman de Joseph Conrad²: une cause de naufrage assuré.

Que faire et comment faire pour pallier ce destin tellement possible et conjurer à temps le risque de perte inscrit dans un éventuel échec à enfin assurer le même développement pour les Africains sur leur sol que pour les natifs d'autres parties du monde sur le leur ?

La volonté ne suffit pas, même servie par la lucidité, même adossée à de puissantes capacités. Il y faut la poussée d'une force quasiment tellurique, celle du génie des peuples révélé à lui-même par la force des choses et l'intelligence de leur condition. Cela seul dans l'histoire fit de grandes choses, auxquelles on donna le nom de civilisations.

Le moment, s'il n'en est pas venu – qui le saurait *ex ante* ? – est assurément imminent, pour une humanité tendant inéluctablement vers des asymptotes à sa croissance, et la responsabilité de chacun est d'être prêt à y jouer son rôle.

2. Joseph Conrad, *Jeunesse, Récit*, McLure, 1903, Gallimard, édition Pléiade, O.C.II, P. 7-44

La première de ces responsabilités est d'y réfléchir, et de dire franchement les choses, en déposant les oripeaux de la pensée toute faite qui rassure, pour s'armer des évidences factuelles documentées et des idées qui questionnent sans fard la réalité. Tel est l'objet des rencontres annuelles sur les « Bonnes nouvelles d'Afrique » organisées depuis quatre ans par la Fondation Prospective et Innovation et la Mairie de Bordeaux à l'enseigne du parler vrai – c'est-à-dire aussi loin des déplorations rituelles que des euphories de convention.

Le thème choisi pour la quatrième rencontre, tenue à Bordeaux les 9 et 10 juin 2016 en partenariat avec la Fondation Africa-France, était la culture. Sans doute touche t'on là précisément à l'une des acceptions fondamentales de ce génie des peuples sans lequel rien ne se fait : entre la radiographie économique de l'Afrique et son bilan démographique, en si fort contraste que leur réconciliation déconcerte la prospective, c'est du côté de cette ressource identitaire collective que sont les cultures composant le ressort culturel du continent qu'il est sans doute possible de chercher l'énergie expansive sans laquelle rien n'aboutira.

Là où la supériorité supposée des experts prétendait non pas seulement réaliser, comme elle y a vocation, mais abusivement *définir*, les conditions de l'avenir, ce sera sans doute demain la force des choix collectifs qui déterminera les

voies du devenir, et ces choix reposeront sur des spécificités communes. Il appartient aux politiques, représentants des peuples, de cultiver ce potentiel de manière à ce qu'il soit nourricier et non vénéneux – c'est tout l'art du jardinier, qui ne produit pas lui-même le contenu des cultures qu'il travaille, mais de qui dépend un peu que la fertilité qu'il sert soit féconde plutôt que vaine, voire toxique.

Loin de se camper en champions d'un avenir imposé au nom des savants calculs du savoir prospectif, les hommes d'État comme les citoyens ont désormais à rechercher dans le commun qui les fonde la ressource pour imaginer des solutions aux problèmes pendants – solutions qui seront forcément coopératives, et donc pragmatiques.

L'avenir du monde est à ce prix : conjuguer les forces de l'humanité dans un esprit constructif d'élévation des défenses de la paix par et dans l'élevage en chacun des ressources humaines dont la culture est le terreau. Cessons de tailler le devenir sur le patron des formes connues, car la réalité, tout spécialement celle de l'Afrique, est en train de leur échapper et s'épanchera selon les propensions dont elle est grosse, et dont il est temps que nous sondions les potentiels pour en tirer le bénéfique, sous peine d'en être le jouet. À la manière dont la matière noire, celle qui n'émet pas de lumière visible, est selon les astronomes ce qui

forme le fond de l'univers et en assure la cohésion, la culture, ce fonds opaque qui donne aux sociétés leur tissu conjonctif, est sans doute le noyau de ces potentiels inapparents selon lesquels se fera l'expansion du monde de demain.

Au lendemain de « *la longue et terrible guerre qui venait de finir* », les nations unies pour l'adoption de l'Acte constitutif de l'UNESCO ne s'y étaient pas trompées en identifiant le vaste registre de la culture humaine (et donc l'éducation et la libre communication) comme la seule matrice possible pour l'obtention « *des buts de paix et de prospérité pour tous en vue desquels l'organisation des Nations unies a été créée et que sa charte proclame*³ ».

Nous ne sommes pas au sortir d'une *longue et terrible guerre*, mais peut-être penser le monde à partir d'une exigence de dignité humaine inscrite dans la nature essentiellement culturelle de notre espèce est-il aujourd'hui le seul moyen d'en éviter une à terme, qui serait pire. Commencer à adopter cette optique serait une heureuse innovation

JEAN-PIERRE RAFFARIN
Président de la Fondation Prospective et Innovation

3. Acte constitutif de l'UNESCO, adopté à Londres le 16 novembre 1945, entré en vigueur le 4 novembre 1946

Avant-propos

PATRICK GUILLAUMONT

Président de la Fondation pour les Études et Recherches
sur le Développement International (FERDI)

La Ferdi se félicite d'avoir été cette année encore associée par la Fondation Prospective et Innovation à l'évènement attendu que constitue « Les Bonnes Nouvelles d'Afrique ». La réunion de cette année s'est avérée particulièrement enrichissante pour l'ensemble des participants. La pertinence des thèmes traités et la qualité des intervenants ont conduit à ce succès.

Il est révélateur que cette année les échanges sur le thème « Où va l'Afrique ? » aient été la veille précédés d'un colloque sur le thème « Culture et économie en Afrique ». La place et le potentiel de développement des activités culturelles en Afrique est à placer parmi les bonnes nouvelles et les plus prometteuses, économiquement et politiquement. Ce colloque fut l'occasion pour la Ferdi de présenter le livre sur l'impact économique des langues, juste publié sous la direction du professeur Céline Carrère (Université de Genève et Ferdi). L'avenir de la francophonie est lié au développement de l'Afrique à la fois sur le plan culturel et économique.

La question de la sécurité, qui faisait l'objet de la première session de la journée sur le thème « Où va l'Afrique ? » est devenue cruciale dans le

développement africain, l'insécurité apparaissant clairement aujourd'hui comme la principale menace pour le développement. Tel est particulièrement le cas au Sahel, pour les populations rurales encore plus peut-être que pour les populations urbaines. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle la Ferdi a constitué un groupe de travail sur le thème « Sécurité et développement au Sahel » qui après avoir auditionné des acteurs et observateurs éminents du développement dans cette région (militaires, anthropologues, diplomates, économistes, chefs d'entreprise...) rendra à l'automne un rapport en forme de plaidoyer sur les possibilités de développement dans la région sahélienne et les obligations de la communauté internationale.

La seconde session a permis de s'interroger sur la nature de la pause enregistrée depuis 2015 par la croissance africaine. Globalement cette pause reste modérée puisque le ralentissement laisse place à une croissance positive du produit total (3,5 % en 2015, 3 % en 2016) et très faible du produit par tête (0,9 % et 0,6 %). Évidemment l'évolution du prix du pétrole affecte de façon opposée les pays exportateurs de pétrole (plusieurs connaissent une baisse du produit par tête) et les importateurs de pétrole. Comme ces derniers sont souvent aussi exportateurs d'autres matières premières, ils sont aussi affectés par le prix de ces produits, sensible comme celui du pétrole à la conjoncture mondiale en particulier au rythme de la croissance chinoise.

Enfin le troisième thème était celui de la crois-

sance démographique africaine dont les projections fréquemment évoquées impressionnent. Il est apparu clair que la notion de dividende démographique, a fortiori de « double dividende », utilisée pour désigner les gains qui de façon mécanique seraient à attendre d'une baisse de la fécondité, avait une portée politique ambiguë. La baisse de la fécondité africaine doit être replacée dans son contexte culturel et géographique. Elle ne peut venir d'exhortations occidentales, mais viendra du développement africain.

Telle est bien l'ambiguïté de l'Afrique aujourd'hui : des signes prometteurs, dont le moindre n'est pas l'apparition d'une nouvelle classe de jeunes entrepreneurs africains (« quand l'Afrique réinvente l'entreprise » est précisément le thème de l'ouvrage que Jean-Michel Sévérino et Jérémy Hajdenberg publient cet automne chez Odile Jacob, préparé avec le concours de la Ferdi) accompagnent des perspectives de croissance à moyen terme qui, selon le Fonds monétaire international, demeurent favorables et sont parmi les meilleures du monde ; mais l'Afrique a aussi montré ces dernières années la persistance de risques importants en matière de santé, de sécheresse et de sécurité. C'est l'intérêt des rencontres « Bonnes nouvelles d'Afrique » que de permettre de faire le point chaque année à la fois sur la conjoncture immédiate et les tendances lourdes du continent africain et d'en saisir les éléments les plus positifs.

PATRICK GUILLAUMONT

La poesía es un arma cargada de futuro

*Cuando ya nada se espera personalmente exaltante,
mas se palpita y se sigue más acá de la conciencia,
fieramente existiendo, ciegamente afirmando,
como un pulso que golpea las tinieblas,*

*cuando se miran de frente
los vertiginosos ojos claros de la muerte,
se dicen las verdades:
las bárbaras, terribles, amorosas crueldades.*

*Se dicen los poemas
que ensanchan los pulmones de cuantos, asfixiados,
piden ser, piden ritmo,
piden ley para aquello que sienten excesivo.*

*Con la velocidad del instinto,
con el rayo del prodigio,
como mágica evidencia, lo real se nos convierte
en lo idéntico a sí mismo.*

*Poesía para el pobre, poesía necesaria
como el pan de cada día,
como el aire que exigimos trece veces por minuto,
para ser y en tanto somos dar un sí que glorifica.*

*Porque vivimos a golpes, porque a penas si nos dejan
decir que somos quien somos,
nuestros cantares no pueden ser sin pecado un adorno.
Estamos tocando el fondo.*

*Maldigo la poesía concebida como un lujo
cultural por los neutrales
que, lavándose las manos, se desentienden y evaden.
Maldigo la poesía de quien no toma partido
hasta mancharse*

Federigo Garcia Lorca

PREMIÈRE PARTIE

Culture et économie en Afrique

**Discours du Général de Gaulle,
Président de la République Française
devant la Conférence Générale de l'UNESCO
à l'occasion du vingtième anniversaire
de l'Organisation
Paris, le 4 novembre 1966**

« Monsieur le Président, Monsieur le Directeur général, Mesdames, Messieurs,

Vingt ans écoulés ont montré à quel point il est heureux que les Nations Unies disposent, pour ce qui concerne l'éducation, la science et la culture, d'une organisation distincte de celle qui a pour objet les questions politiques. Car, tandis que la confrontation des intérêts des peuples et des ambitions des Etats suscite inévitablement divisions et oppositions dans l'instance internationale, au contraire le progrès de l'esprit est souhaité sans contestation d'un bout à l'autre du monde.

Dès lors, puisque tous les pays, quelles que puissent être leur dimension, leur race, leur richesse, leur idéologie, y voient leur avantage commun, il est dans l'ordre des choses que les 120 Etats membres de votre Organisation, en attendant, comme nous l'espérons, que tel et tel autre viennent s'y joindre, pratiquent entre eux une cordiale coopération.

Si tous les peuples s'accordent aussi volontiers dans les domaines conjugués de l'éducation, de la science et de la culture, s'ils sont aussi disposés à travailler ensemble afin de les promouvoir

avant tout chez ceux d'entre eux que les rigueurs de la nature ou les vicissitudes de l'histoire ont retardés à cet égard, n'est-ce pas tout d'abord pour ce motif qu'en dépit des exclusives et par-dessus les frontières, le développement intellectuel commande le progrès général ? N'est-ce pas aussi parce que ce sont la pensée, le sentiment et la raison, marques insignes de notre espèce, qui lui confèrent sa solidarité, autrement dit que l'unité humaine ne procède que de l'esprit ?

Je dis l'unité humaine. Oui ! Cette perpétuelle ressemblance de l'art à l'art, en vertu de laquelle celui-ci, comme l'a montré André Malraux, n'est jamais changé qu'en lui-même, fût-ce par l'éternité, ces contacts privilégiés qui s'épanouissent si bien au sein de l'internationale des professeurs, ce frémissement d'espoir que chaque découverte nouvelle, quels qu'en soient les inventeurs, fait passer dans toutes les âmes, cette compréhension profonde que la culture établit entre ceux qui l'aiment et la répandent – tout cela procède, en vérité, d'une seule et même source, commune à toute l'humanité, celle-là même qui attire à Paris la réunion amicale de vos éminentes délégations.

Au nom de la République française et à l'occasion de ce vingtième anniversaire, j'ai l'honneur de saluer chacune d'entre elles et chacun des pays qu'elles sont venues représenter ici.

Je le fais avec d'autant plus de conviction et de satisfaction qu'il m'est donné de voir l'initiative prise conjointement, dès 1945 par les gouvernements

français et britannique aboutir à cette réussite et, qu'en outre, la capitale de mon pays a été choisie comme siège de votre noble et fraternelle instance.

Mais, par-dessus tout, ce qui inspire à la France une exceptionnelle sympathie pour vos travaux et pour vos actes, c'est qu'ils ont pour raison d'être de servir l'unité humaine, ce qui répond essentiellement à sa propre vocation.

Car, s'il est vrai qu'elle a, de tous temps, labouré avec passion le champ de l'intelligence et offert à la terre entière d'assez précieuses récoltes, s'il est vrai qu'elle met à la disposition du monde une langue adaptée par excellence au caractère universel de la pensée, il l'est aussi que le but que vise sa politique, et qui n'est rien que l'unité - nationale, européenne, mondiale - est en conformité profonde avec celui que poursuit votre Organisation à l'échelle de l'humanité. »

CHARLES DE GAULLE

La culture dans la vie africaine

Culture et cultures

Lorsqu'en 1947, Léon Blum, prestigieux chef du gouvernement provisoire à la veille de l'entrée en vigueur de la constitution de la IV^e République, dut en urgence se rendre aux Etats-Unis solliciter un prêt faute duquel la France faisait banqueroute, il lui fut généreusement accordé, moyennant une seule condition : que la part des films américains dans les salles françaises soit au moins de moitié.

La puissance qui à cette époque tenait le timon de l'économie mondiale révélait par cette clause tout le prix qu'elle attachait aux industries culturelles, qu'on aurait eu tendance en ce temps-là à juger mineures au regard des secteurs de plus immédiate nécessité.

C'était fort bien jugé à elle : non seulement ce secteur procure dans la durée les avantages appréciables du soft power, en concourant à façonner une vision du monde et nourrir des attachements, mais il représente un pan considérable de l'économie d'un grand pays. De nos jours, on évalue à environ 3,2 % sa part au PIB français, au sein duquel il emploie deux fois plus de

monde que l'industrie automobile. On est encore loin de ces figures en Afrique, mais le théorème reste vrai, qui veut que l'activité culturelle anime la société d'une manière qui a une épaisseur économique appréciable.

On sait en outre que, sans exclusive d'exportations éventuelles, cette activité satisfait d'abord une demande intérieure, et que c'est justement la demande intérieure qui a amorti en Afrique la traversée des remous de la dernière crise mondiale. Il s'agit donc là d'un ressort économique non seulement fécond en soi, mais fort opportun en cas de trouble des marchés, en raison de sa relative résilience.

Ces considérations économiques suffiraient à valider l'hypothèse qu'un accent mis sur la culture est bon pour le développement, par les activités solvables qui s'ensuivent. Mais il y a évidemment beaucoup plus. Les hommes ne vivent pas que d'un rapport de production et de consommation avec les objets : déjà ces derniers ne passent au statut de biens que moyennant une identification culturelle qui fait de telle ou telle chose dans un contexte donné un élément ayant un sens, une fonction, un usage, une raison d'être. À la limite, toute l'économie est un processus culturel, orienté, animé et calibré par les choix de prescripteurs qui relèvent intégralement de la dimension culturelle propre à notre espèce. Les modalités selon lesquelles une société donnée organise son rapport à la tradition, à la modernité,

aux partages, à l'identité, à l'au-delà, etc. ont une très forte incidence sur les possibilités proprement économiques : des biens jugés ici primordiaux passeront ailleurs pour superfétatoires, le désirable en deçà des Pyrénées peut être sans valeur au-delà.

Il y a donc dans la culture tout le poids du tissu conjonctif sans lequel ni les cellules que sont les agents économiques, ni leurs échanges, n'auraient lieu, en tout cas pas selon les mêmes formes. Savoir quelle culture est à l'œuvre est un enjeu important : est-ce celle d'un certain passé transmis de génération en génération ? Est-ce celle de l'Autre, subi ou fantasmé ? Ou, pire encore, celle qu'organise l'imposition d'un certain nombre d'emprises économiques (on sait que certains producteurs n'hésitent pas pour écouler leurs produits à influencer fortement les représentations de sociétés entières, via la publicité entre autres, au point de devenir par leur seul commerce des bases culturelles largement admises – cent marques seraient à citer, qui sont entrées dans l'imaginaire collectif et y font référence bien plus sûrement que les us et coutumes ancestraux) ? Est-ce celle du vide ou du trouble, comme le donne à redouter le fait que des peuples entiers soient désormais majoritairement formés de jeunes, dans un déséquilibre inquiétant de la transmission, qui laisse ces masses juvéniles en proie à toutes sortes d'influences aléatoires qu'elles sont mal armées pour assimiler, pondérer, récuser s'il

le faut ? La culture peut se décrire comme un phénomène immunitaire, fait tout à la fois pour protéger contre les toxines et pour favoriser l'absorption de substances neutres ou compatibles, de préférence bénéfiques. L'affaiblissement de ce système immunitaire expose à des contagions indésirables, et désorganise de toutes manières les conditions de l'interaction, créant à la fois certes des capacités renouvelées d'évoluer dans d'autres conditions, mais aussi des brèches de fragilité. C'est donc un système qu'il faut non pas durcir – l'immunité est une interaction, jamais une carapace étanche – mais exercer en permanence en l'enrichissant, afin qu'il procure une gamme toujours plus étendue de ressources pour s'adapter avec une bonne résilience.

Parler de « la » culture africaine ne mène pas bien loin, tant les cultures sont diverses et variées sur un continent aussi immense – surtout lorsqu'on a compris que la culture n'est pas un ensemble de codes répertoriés, mais une aptitude immunitaire qui tout à la fois conforte l'autonomie et autorise les expériences d'altérité, ce qui fait d'elle un exercice et non une armure, ni même une armature. Tout au plus trouverait-on sur l'ensemble de l'Afrique, par contraste avec d'autres parties du monde, notamment l'Europe, le trait commun d'une place éminente faite aux morts, que ce soit au moment des funérailles ou dans la vie courante. À lui seul, ce trait a une grande incidence, en induisant

par exemple des dépenses importantes pour des enterrements même chez des gens qu'on jugerait en manque de ressources pour le nécessaire à nos yeux – mais justement, dans leur culture, le nécessaire n'est pas où nous pensons.

Or, à de telles traditions s'attache un prix qui ne les rend pas aisément fongibles, à supposer qu'elles doivent l'être. C'est ainsi que sous la colonisation, les chefs envoyaient à l'école des enfants de leurs esclaves en lieu et place des leurs, pour épargner à ces derniers ce qu'ils tenaient pour un dévoiement. Leur horizon culturel empêchait qu'ils ne tinsent pour capital d'accéder à la modernité des Blancs via l'école, et les conduisait ainsi à préparer sans le savoir la subversion de leur pouvoir par ces fils d'esclaves une fois devenus détenteurs des prestiges de l'éducation supérieure. Avec sagesse, le président Houphouët Boigny conseillait inlassablement de doser les deux dimensions, d'accès à la modernité venue d'ailleurs et d'approfondissement des appartenances ancestrales, afin d'emmener la société toute entière comme une coulée homogène vers un avenir commun de progrès selon l'identité commune. L'urbanisation qui va bon train en Afrique a un effet abrasif sur les traditions, en supprimant matériellement leurs conditions d'exercice, sans que s'y substitue un contenu culturel profond de même tessiture, de sorte que peu à peu les sociétés africaines sont prises entre des traditions dont elles ne sont pas déprises, et une

modernité qui n'est pas encore installée, dans des limbes identitaires dissolvantes, où elles peinent à construire leur personnalité.

Au surplus, il n'est plus concevable nulle part à présent de se prévaloir d'une sorte d'excellence incomparable procédant d'une identité : tout humain de nos jours baigne dans une pluralité mondiale qui ne lui permet plus de ne s'identifier qu'à une seule souche : de facto, chacun est un peu chinois, japonais, français, belge, ivoirien, américain, etc. et doit se débrouiller pour fabriquer avec toutes ces références un syncrétisme original lui conférant une personnalité propre.

Ce n'est déjà pas facile dans des pays largement sécularisés, modernisés, ouverts au monde, mais cela devient acrobatique lorsqu'il s'agit de réaliser cette synthèse personnelle au sein de sociétés encore très à cheval sur un certain nombre de principes et de normes plus ou moins tabou, qui veulent par exemple que les forgerons au Burkina n'aient pas le droit d'épouser des Peul, ou qui régissent les règles du marché matrimonial avec des codes d'un autre âge, à base de vaches ou de chameaux.

Comment cultiver les cultures

Dans le vide béant qui semble de plus en plus occuper l'espace immense séparant l'individu de l'universel, après que les formes culturelles qui emplissaient cet entre-deux aient été frappées

d'invalidité par la mondialisation moderniste, cultures et religions sont de toutes parts convoquées pour boucher les trous. Cette réaction un peu panique devant l'ouverture d'une aire de mondialité en devenir en lieu et place des appartenances se périssant n'est pas bénéfique. Elle réactive des réserves éteintes ou enkystées, faisant retour sous forme de folklore ou de fanatisme selon les cas, et ne permet en rien de traverser l'espace ouvert qu'elles tendent au contraire à obturer.

L'un des remèdes éprouvés à cette tentation régressive s'est révélé être le théâtre, sous certaines conditions lui restituant la mission pédagogique qui avait été la sienne dans l'Athènes de Sophocle. La compagnie créée à Bamako il y a 18 ans, à travers une vingtaine de spectacles, s'y est essayée avec succès : en concevant des pièces qui parlent à la population, parce qu'elles mobilisent un fonds de références communes ancien et vivace, il est possible de susciter une sorte de réflexion collective vivante qui aide à fabriquer un imaginaire commun, et donc un fonds d'entente fécond. Autant il serait assez vain de colporter des spectacles imités de la Comédie Française et subventionnés par l'Institut français, autant on rencontre un enthousiasme sincère lorsqu'on porte à la scène des thématiques autochtones dans des termes qui parlent. Le spectacle devient alors un déclencheur de participation au débat et de propositions à considérer. C'est tout spécialement efficace au Mali,

où la tradition du Koteba remontant au XVIII^e siècle sert à verbaliser les critiques envers le pouvoir et concourt ainsi à la régulation collective.

On s'aperçoit à l'usage de cette longue expérience que le recours à un art du spectacle vivant renoue avec une souche très ancienne de l'expression collective, entretenue dans les mariages, les cérémonies de baptême ou d'initiation, perpétuée par les griots, et met ainsi des usages anciens parfaitement familiers de tous au service des sujets contemporains, assurant une bonne soudure entre ressources culturelles latentes et enjeux collectifs patents. Il se vérifie notamment que cela répond à une demande réelle par le fait que ces spectacles ne sont pas subventionnés, mais payants, et que même les spectateurs acceptent de surpayer légèrement pour permettre l'admission d'indigents sans ruiner la soutenabilité économique de la troupe.

En choisissant de multiplier les petits centres de spectacle et la fréquence de ces derniers de préférence à de solennelles saisons de prestige dans la capitale, la troupe contribue à nourrir un lien intense entre vie culturelle et développement, par la multiplicité des foyers d'appropriation des sujets qu'elle allume. Elle vérifie combien le développement est d'abord et avant tout un processus d'appropriation qui ne va pas sans une forte fermentation intellectuelle combinant apports extérieurs et mobilisation du potentiel en place.

Ranimer les cultures

Encore faut-il que le matériau de ce potentiel n'ait pas disparu, comme ne tend que trop à le provoquer l'exode rural, avec les abandons qu'il comporte, ou par le simple effet de l'incurie publique et privée. À l'heure actuelle, la culture africaine dont on se gargarise si volontiers est au péril de se perdre et pourrait disparaître soudain comme fondent en un été les glaciers devenus trop petits à force de rétrécissement.

Après l'époque du sous-développement, qui avait été corrosive pour les cultures en place, celle du développement actuellement en cours précipite leur relégation au profit des séductions venues d'ailleurs. Dans l'échange en principe mutuel entre cultures du dedans et culture du dehors, l'asymétrie est profonde : l'Afrique émet peu, en dehors du domaine de la musique. Elle écrit peu, publie peu, rares sont ses films à rencontrer comme l'admirable *Tombouctou* un succès international. Son patrimoine matériel et immatériel est mal entretenu, et en échange elle reçoit massivement des formes assez frelatées du *globish* ambiant. La hiérarchie supposée des urgences fait trop facilement passer l'économie avant la santé, et la santé avant la culture, ce qui réduit encore les chances pour la culture de prendre toute sa place dans le développement, alors qu'elle en est sans doute le ressort capital.